



Le "piège de la crédibilité" potentiellement destructeur de l'Arabie saoudite

L'Arabie saoudite face à un dilemme : céder aux Houthis ou défendre sa crédibilité, tandis que ses fractures internes menacent le royaume.

Alastair Crooke

dim. 20 sept. 2026 10 min de lecture

L'Arabie saoudite est confrontée à un choix stratégique : céder aux exigences d'Ansar Allah [les Houthis] ou se laisser entraîner dans le piège de la crédibilité. Le piège réside dans le fait que Mohammed ben Salmane (MbS) pourrait chercher à préserver la crédibilité du Royaume en tant que « gardien » autoproclamé des Lieux saints et en tant que « pôle » de l'islam sunnite, en refusant de céder aux exigences d'Ansar Allah.

Le dilemme est le suivant : d'une part, toute concession risque d'alimenter davantage la « révolution » d'Ansar Allah, qui gagne du terrain et mobilise les populations à travers le Moyen-Orient. D'autre part, en insistant sur la position monarchique de l'Arabie saoudite et sur les prérogatives inhérentes à son système, MbS risque de galvaniser l'opposition interne venant d'une autre direction : celle du panthéon des tribus saoudiennes, dont beaucoup nourrissent encore une colère tenace face à leur mise à l'écart, à leur perte de prestige et à la situation qui leur est imposée par « l'entreprise monarchique d'une seule famille ».

Depuis ses débuts, la monarchie saoudienne a concentré les richesses du pays entre les mains d'une seule famille et a qualifié cela d'« unité ». Une unité fondée sur l'exclusion est toutefois une fracture vulnérable aux revendications des tribus négligées, qui réclament un poids politique à la hauteur de leur importance et une part équitable des revenus du royaume.

Les Occidentaux considèrent aujourd'hui le Royaume saoudien sous un angle différent ; leur regard est captivé par sa richesse, par sa modernisation apparente et par son leadership proclamé au sein du monde islamique, plutôt que par les contradictions fondamentales sous-jacentes du Royaume. Ils ont choisi de présumer que le Royaume s'adaptait aux impératifs de la vie moderne, et que la gestion et la transformation de l'islam sunnite feraient elles aussi évoluer le Royaume vers la vie moderne.

Pourtant, la position du Royaume saoudien est singulière, et plus fragile qu'on ne le suppose généralement. Les contradictions inhérentes au pays pourraient bien pousser Riyad à intensifier la guerre au Yémen afin de préserver son prestige, malgré le manque flagrant de soutien de la part de ses alliés. (Il semble que la réticence de Trump à venir en aide à l'Arabie saoudite reflète un lobbying intense de la part des Émirats arabes unis — le rival acharné de MbS — qui cherchent à persuader Trump de ne pas soutenir une nouvelle guerre saoudienne contre le Yémen, car cela affaiblirait encore davantage les intérêts déjà chancelants des Émirats Arabes Unis dans le sud et sur la côte du Yémen).

L'étrangeté de la structure interne du Royaume remonte à la nature même de sa fondation par Ibn Saoud en 1932, ainsi qu'à la décision bien postérieure des États-Unis de renverser l'équilibre historique des pouvoirs au Moyen-Orient en faveur de l'Arabie saoudite et des monarques, émirs et cheikhs du Golfe (nouvellement désignés après la Seconde Guerre mondiale).

J'ai écrit il y a quelque temps que l'histoire des tensions au sein de l'identité saoudienne « se rapporte directement à Muhammad ibn 'Abd al-Wahhab (le fondateur du wahhabisme) et à l'usage qu'Ibn Saoud a fait de son puritanisme

radical et exclusif » :

Le deuxième volet de cette dualité déroutante concerne précisément le virage ultérieur du roi Abd-al-Aziz vers la construction d'un État dans les années 1920. Au départ, sur les conseils d'un officier britannique, Harry St. John Philby, il avait accepté l'idée qu'en faisant du wahhabisme une arme, il pourrait diriger le Moyen-Orient.

La répression ultérieure de la violence wahhabite par Abd-al-Aziz (afin d'acquérir un statut diplomatique en tant qu'État-nation auprès de la Grande-Bretagne et des États-Unis) et son institutionnalisation de l'élan wahhabite originel – associées à la mainmise sur le robinet des pétrodollars, qui jaillissait opportunément dans les années 1970 – l'ont toutefois conduit à canaliser le courant wahhabite instable loin de son territoire vers l'exportation.

Ce courant wahhabite (qui s'est par la suite métamorphosé en Daech), que Philby admirait tant, était cependant une réincarnation du mouvement d'avant-garde primitif, féroce et semi-indépendant, composé de « moralistes » armés et engagés du désert, qui avaient failli réussir à s'emparer de l'Arabie au début du XIXe siècle. Abd al-Aziz commença toutefois à sentir que ses intérêts généraux étaient menacés par le « jacobinisme » révolutionnaire affiché par ce mouvement d'avant-garde. Ce dernier se révolta alors face à la tentative de le freiner, ce qui conduisit à une guerre civile qui dura jusqu'aux années 1930, lorsque Abd al-Aziz fit réprimer les extrémistes : les Britanniques les mitraillèrent.

Le fait est que l'approche wahhabite saoudienne de l'islam n'a pas disparu dans les années 1930. Elle s'est retirée, tout en conservant son emprise sur certaines parties du système — d'où la dualité que l'on observe aujourd'hui dans l'attitude saoudienne vis-à-vis de la guerre sectaire qui touche des États de la région, comme la Syrie.

Le projet saoudien s'est consolidé lorsque Richard Perle et David Wurmser, mandatés par Netanyahu (alors Premier ministre d'Israël), ont rédigé le document intitulé « Clean Break Strategy » en 1996. L'Iran devait être privé de ses alliés, et les monarques et cheikhs du golfe Persique devaient mener le nouveau paradigme stratégique au Moyen-Orient.

Les monarques et les cheikhs du Golfe ont été simultanément désignés comme les intermédiaires incontournables de la domination énergétique américaine au Moyen-Orient, ainsi que comme le paravent derrière lequel Netanyahu pouvait ourdir le projet du « Grand Israël » (Accords d'Abraham).

« Au cours de l'été qui a suivi la guerre (infructueuse) menée par Israël contre le Hezbollah en 2006, Dick Cheney a approfondi cette stratégie du « Clean Break ». Assis dans son bureau, Cheney déplorait haut et fort la force persistante du Hezbollah ; pire encore, il lui semblait que l'Iran avait été le principal bénéficiaire de la guerre menée par les États-Unis en Irak en 2003 ».

L'interlocuteur de Cheney – le prince Bandar, alors chef des services de renseignement saoudiens – approuva vigoureusement (comme l'a relaté John Hannah, qui a participé à la réunion). À la surprise générale, le prince Bandar a proclamé que l'Iran pouvait encore être remis à sa place : la Syrie était le maillon « faible » entre l'Iran et le Hezbollah, qui pouvait être brisé par une insurrection islamiste, a-t-il proposé. Le scepticisme initial de Cheney s'est transformé en jubilation lorsque le prince Bandar a déclaré qu'une implication des États-Unis ne serait pas nécessaire : c'est lui, Bandar, qui orchestrerait et gèrerait le projet. « Laissez-moi m'en charger », a-t-il dit.

Bandar a déclaré à John Hannah : « Le roi sait qu'à part l'effondrement de la République islamique elle-même, rien n'affaiblirait davantage l'Iran que la perte de la Syrie ».

C'est ainsi qu'a débuté une nouvelle phase d'usure contre l'Iran. L'équilibre régional des pouvoirs devait être décisivement basculé en faveur de l'islam sunnite dirigé par l'Arabie saoudite, en partenariat avec les autres monarchies de la région. La guerre sectaire a ainsi été légitimée par le vice-président américain, Dick Cheney.

En bref, l'Arabie saoudite était le pilier sur lequel l'Occident allait construire son offensive en faveur de l'islam sunnite afin de contenir et d'affronter l'Iran et ses alliés au sein du front de la Résistance. Les États du Golfe allaient par la suite devenir le pivot autour duquel s'articuleraient les « Accords d'Abraham » et la normalisation des relations avec Israël.

Pourtant... ce projet comportait des contradictions inhérentes : la nature violente du wahhabisme Nejdi signifiait que l'Arabie saoudite, malgré toutes ses fanfaronnades sur son leadership islamique, n'avait pas la légitimité nécessaire pour amener la Umma (communauté musulmane) à accepter son autorité théologique.

Deuxièmement, le Royaume était bâti sur les sables mouvants d'une acceptation tribale à contrecœur — une dynamique susceptible d'être remise en cause dès les premiers signes d'un affaiblissement du contrôle monarchique. Des rapports récents suggèrent que l'Iran et le Hezbollah seraient en train de négocier un nouvel accord tribal avec les chefs tribaux de la péninsule.

Les Yéménites n'ont aucune sympathie pour les Saoudiens. Le Yémen représente en effet le socle le plus authentique du monde arabe, bien plus que l'Arabie saoudite. De nombreuses tribus, sinon la plupart, à travers le Moyen-Orient, font remonter leurs origines au Yémen.

Au début des années 1930, le fondateur de l'Arabie saoudite moderne, le roi Abd-al-Aziz al-Saoud, a saisi et annexé de manière péremptoire trois provinces du nord du Yémen et a cherché à imposer le wahhabisme à l'islam ésotérique zaïdite et ismaélien du Yémen. Plus récemment, au cours des dix dernières années, l'Arabie saoudite a maintenu le blocus contre le Yémen contrôlé par Ansar Allah.

C'est pourquoi le projet d'Ansar Allah est une «révolution» — il s'agit d'une lutte contre un pouvoir imposé datant de l'époque coloniale. L'ayatollah Khomeini avait prévu que la révolution iranienne pour la libération nationale et la souveraineté ne serait pas la dernière révolution de la région ; il avait envisagé que d'autres révolutions émergeraient inévitablement. Le nouveau Guide suprême de l'Iran, Moutabba Khamenei, y a récemment fait allusion en parlant du Yémen.

Ibrahim al-Amine, rédacteur en chef d'Al-Akhbar, a écrit cette semaine :

«... Un jour, quelqu'un se chargera de raconter l'histoire des relations entre « Ansar Allah », le Hezbollah et l'Iran ; pour l'instant, il suffit de souligner certains points clés... Sayyed Hassan [Nasrallah]... s'est efforcé d'établir la « compréhension la plus précise » – qui est devenue la politique officielle de l'Iran – en façonnant la perception de ce pays quant à la position et au rôle du mouvement « Ansar Allah ». [Nasrallah] affirmait avec force que le soutien apporté à ce groupe courageux n'avait d'autre prix que les résultats qu'il obtenait, lesquels servaient inévitablement la cause supérieure...

« Ce qu'Ansar Allah a accompli à Bab al-Mandab a marqué un bond qualitatif dans l'évolution de ce mouvement. C'est un événement indissociable de ce qui se passe dans toute la région... Les peuples du Liban et de Palestine prendront conscience de l'importance de ce qu'« Ansar Allah » a accompli... Une poignée d'hommes libres a réussi à détruire ces châteaux de sable d'un seul coup... ».

Il est trop tôt pour dire si ce qu'Ibrahim Al-Amine décrit comme une « dynamique révolutionnaire » dans la région fera son chemin. En attendant, les grands médias occidentaux, sans surprise, ne voient les attaques yéménites contre l'Arabie saoudite que sous l'angle de leur impact sur la crise énergétique occidentale et de leurs implications pour les relations américano-saoudiennes. Mais ce faisant, ils occultent l'autre aspect : l'impact du succès retentissant d'Ansar Allah dans la création d'un moment révolutionnaire. Comme le note Al-Amine :

« Ansar Allah a réussi à rallier une large majorité des tribus en faisant valoir qu'il n'est pas dans l'intérêt du Yémen de laisser le pays entre les mains d'États, de gouvernements et de puissances qui l'ont privé de ses richesses pendant plusieurs décennies, lui ont volé ses ressources, l'ont appauvri... puis ont tenté d'imposer une perspective idéologique contraire à tout ce qui est ancré chez les populations du sud de la péninsule depuis plus de deux mille ans ».

Ce à quoi nous assistons est un retour en arrière : le Moyen-Orient semble revenir à des structures de pouvoir antérieures, historiquement plus authentiques, alors que l'influence éphémère de l'initiative néoconservatrice de Cheney – aux fondements très précaires (utilisant l'avant-gardisme wahhabite comme béliet) – commence à être balayée par la prise de conscience et la mobilisation populaires.

ÉTIQUETTES DE L'ARTICLE:

Analyse Arabie Saoudite MbS les Houthis